

au moment de la mulsion, et, en conséquence, retient son lait, tant son système nerveux est affecté par la crainte.

« Paysan, paysan, ne frappe pas tes bœufs
« Les maux que l'on fait injustement peser sur eux
« Appellent sur nos champs de graves représailles.
« Paysan, paysan, ne frappe pas tes bœufs
« Si tu veux que Jésus bénisse tes semailles ! »

Traitez vos animaux avec douceur et, règle générale, ils seront dociles, et produiront mieux.

Ils paient au centuple les bons procédés et les égards que l'on a pour eux.

Au risque de passer pour insupportables, nous répétons encore que vous affaiblissez votre troupeau et vous vous préparez des déceptions, si vous ne lui fournissez pas cet hiver de l'air pur et du soleil.

Une ouverture quelconque, comme prise d'air, plus une cheminée d'appel, ça ne coûte pas si cher pourtant !

Combien de cultivateurs perdront de l'argent encore tout l'hiver, à cause de leur entêtement à bourrer leur troupeaux laitiers d'aliments qui ne peuvent produire du lait avec économie !

Tels ceux qui nourrissent à peu près exclusivement tout l'hiver au mil et à la paille.

Si l'on n'a ni maïs, ensilé ou non, ni légumes pour fournir une nourriture succulente, qui tiendra les vaches en appétit, acceuse, juteuse, qui maintiendra la production du lait, dans la mesure du possible, au moins, que l'on serve donc des moulées détrempées, et que l'on hache les fourrages grossiers aux fins de les servir après légère fermentation.

ÉVOCATION À LA PUCELLE D'ORLÉANS

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la Ferme)

Salut douce bergère, fille de la noble France, toi que le Très Haut envoya pour sauver ce royaume privilégié de Dieu et destiné à faire toujours à la face du monde le geste solennel de la foi.

Tu naquis pauvre comme l'enfant de Bethléem. Les premiers contempleurs de ton berceau furent tant de Cœur du divin Roi, les bergers de ton hameau. Mais qu'importe à Dieu le faste des richesses. Rois et bergers, riches et pauvres sont devant Lui sur une même échelle. C'est Lui qui fait croître la houlette de l'humble pâtre, c'est encore Lui qui trempe l'épée des grands conquérants, et ce même Dieu peut faire de la plus faible houlette une terrible Durandal... !

Qu'il dut être beau pour toi le jour où ton Dieu, pour la première fois, vint faire de toi son habitacle vivant. Il est unique ce moment dans la vie de tout être humain, c'est le plus beau au dire du grand Napoléon qui, comme toi, Jeanne, aimait passionnément la France, qu'il ne réussit qu'à rendre malheureuse.

Ta candide simplicité eût préféré rester dans l'ombre ; mais l'heure était venue où Celui qui avait tissé de toute éternité ton glorieux fanion, allait t'envoyer au feu de la bataille. Les succès d'Orléans étaient déjà inscrits aux célestes archives et fêtés par tes frères les anges de l'empyrée. Tous les gestes fatidiques de la vieille Europe semblaient vouer la France à l'anathème des nations. C'est alors que ton bras rédiméur, armé par la justice de Dieu, frappa de son épée hardie et sure l'orgueilleuse Albion et la frustra de ses prétendus droits sur la couronne des Charlemagne et des saint Louis. Cette fois, ce fut le geste de Dieu par la Pucelle !...

Chinon alors était la capitale du faible descendant des Grands Cap-

tiens. Là, devant ce Roi exaspéré, sur le point de signer une humiliante reddition et par là livrer la noble France qui, suivant le fameux Strabon doit posséder l'empire du monde ; une faible vierge se présente et devient le Mentor de l'infortuné Charles. Dieu voulait visiblement marquer que c'est lui qui mène le monde, détruit et reconstruit les cités, couronne et détrône les souverains. En un mot, il voulait dire à l'aveugle humanité qu'il se rit de tous les engins de guerre ; que le plus simple des mortels entre ses mains surpasse en puissance les plus terribles appareils destructeurs que les Archimèdes modernes puissent reproduire.

Orléans délivrée, restait à faire disparaître complètement toute ombre de prétention de la part des Anglais. C'est pourquoi la faux providentielle que tu étais devait raser le sol français de tout vestige du nom ennemi. Alors vint Compiègne où tu devais montrer au monde ce que peut la vertu. Te voilà donc dans ce Compiègne que tu crois avoir conquis. Tu es sûre que seuls les Français foulent cette terre, conquête de tes derniers efforts. Mais ceux que tu appelles tes frères et que tu crois être tes amis seront tes traîtres et se réservent même de devenir tes juges. Quelle iniquité ! Non, tu ne pouvais y croire, et cependant la triste évidence va te convaincre. Bref, te voilà prisonnière, livrée par les tiens à tes ennemis qui demandent ta mort. Ils croyaient se jouer de toi ces monstres humains, mais où est leur victoire ?... Elle n'a été, comme les œuvres des mortels, qu'un enivrement passager, qu'une illusion éphémère ; la vraie victoire était à l'Éternel, dont Toi et les bourreaux n'étiez que les instruments.

L'Église aujourd'hui t'exalte, ô puissante Lorraine, la Patrie te louange, et moi je t'honore et je t'aime.

J. THOMAS.

REFLÉCHISSEZ ET COMPAREZ

(Suite)

(Spécialement écrit pour le Bulletin de la ferme.)

Pour voir Dieu dans la nature et admirer toutes les merveilles qui s'y trouvent, il faut réfléchir. D'ailleurs c'est la réflexion qui distingue l'homme de la bête ; l'homme est intelligent, différent de l'homme machine, inconscient du résultat de ses actes.

La vie à la campagne offre un moyen facile de se sanctifier à chaque instant du jour parce que là plus qu'ailleurs on sent le besoin de l'intervention de Dieu, pour féconder le travail, mais il faut réfléchir, il faut méditer pour que l'âme profite d'un tel milieu.

Au point de vue temporel, la vie de campagne l'emporte de beaucoup sur celle des villes.

Pour conserver ou refaire la santé, la Campagne ! Admis !

Pour se procurer l'aisance ou mieux la médiocrité dorée, chantée par les poètes, qui est la forme la plus tangible du bonheur terrestre ; la campagne !

Le jeune homme qui veut réfléchir et observer, n'a pas de moyen plus facile à sa disposition pour se créer un bel avenir que la vie de campagne ! Au lieu de constater l'immigration des jeunes gens de la campagne à la ville. On devrait être témoin du départ des jeunes gens de la ville pour la campagne. On aime la liberté ! c'est au cri de liberté qu'on soulève les masses entraînées par des fourbes ou des monstres vers des utopies. La liberté, elle se trouve chez le cultivateur, qui, l'âme en paix avec son Dieu, se promène à travers ses champs où fait l'inspection de ses animaux, il est maître, il est le roi de son domaine, il est libre.

Ah ! si on voulait réfléchir, comme on trouverait qu'il est facile de vivre dans une grande aisance sur une petite terre réputée pauvre et sans valeur. La routine, la routine on suit la routine, et voilà pourquoi on s'ennuie à la campagne, on ne réussit pas. Allons, réveillons nous, nous sommes fils de cultivateurs, mais les méthodes pour vivre de la terre ne sont plus les mêmes. Changeons. Les besoins des villes sont différents, Changeons. Soyons de notre temps. C'est le moment de le dire. On vivait du commerce du bois anciennement, il n'y a plus de bois, vivons